

## **Gravité universelle** *Tout bas... si bas*

Jean Cléo Godin

---

Numéro 89 (4), 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16529ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

### ISSN

0382-0335 (imprimé)  
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer ce compte rendu

Godin, J. C. (1998). Compte rendu de [Gravité universelle : *Tout bas... si bas*]. *Jeu*, (89), 37–38.

# Gravité universelle

## Tout bas... si bas

TEXTE DE KOULSY LAMKO. MISE EN SCÈNE : MARTIN FAUCHER, ASSISTÉ DE JEAN GAUDREAU ; DÉCOR : RAYMOND-MARIUS BOUCHER ; COSTUMES : MARC SÉNÉCAL ; ÉCLAIRAGES : ANDRÉ RIOUX ; MUSIQUE : MARYSE POULIN ; MAQUILLAGES : ANGELO BARSETTI. AVEC VALÉRIE BLAIS, PATRICE COQUEREAU, PHILIPPE COUSINEAU, STÉPHANE DEMERS, MURIEL DUTIL, GÉRALD GAGNON, LUC MORISSETTE ET MARYSE POULIN. COPRODUCTION DU THÉÂTRE DE LA MANUFACTURE ET DES GENS D'EN BAS, PRÉSENTÉE À LA LICORNE DU 13 OCTOBRE AU 7 NOVEMBRE 1998.

*Tout bas... si bas* de Koulsy Lamko, spectacle du Théâtre de la Manufacture et des Gens d'En Bas, mis en scène par Martin Faucher à la Licorne. Sur la photo : Patrice Coquereau et Valérie Blais. Photo : Yves Renaud.

Quelques jours avant la première de ce spectacle, à un journaliste qui s'étonnait qu'il n'ait pas fait appel à des comédiens noirs, Martin Faucher répondait qu'on ne se demanderait pas pourquoi on ne fait pas jouer Tchekhov par des Russes. Bonne question, excellente réponse, mais la réussite de ce spectacle, c'est justement qu'on ait joué cette pièce africaine comme on aurait pu jouer un Tchekhov, c'est-à-dire comme n'importe quelle pièce du répertoire international. Réussite d'autant plus remarquable que, sauf erreur, il s'agissait de la toute première création d'un texte africain à Montréal. Il y avait bien eu quelques collaborations avec des dramaturges africains, notamment celle qui a donné la création, au Théâtre des Deux Mondes, des *Nuages de terre*, sur un texte de Daniel Danis joué par les comédiens de Werewere Liking. Le hasard a également voulu que le théâtre Centaur donne en lecture publique (et en traduction anglaise), une semaine plus tôt, *la Parenthèse de sang* de Sony Labou Tansi. Il faut donc marquer d'une pierre blanche (!) cet événement – car c'en est un – qui augure bien de l'avenir.

Le défi était de taille car il fallait, malgré tout, faire sentir une atmosphère particulière, propre à ce récit imaginé par le Tchadien Koulsy Lamko ; il fallait rendre crédible une histoire en prise sur le mythe et fondée sur la naissance « miraculeuse » d'un enfant, histoire qui a, en fait, été totalement imaginée par une fille déterminée à forcer son père à descendre du perchoir où il s'est réfugié. C'est à la musicienne Maryse Poulin que Faucher a confié ce soin ; la réussite a été prodigieuse. L'« africanité » du texte était en effet installée avant même qu'on ait entendu le premier mot, dans une ouverture musicale apparemment improvisée où le violon se mêlait au tambour et au kalimba (mais pas de balafon, de kora, de xalam ou autres instruments africains plus connus) pour recréer un climat rituel, pour projeter le spectateur dans cet entre-deux où le réel et l'imaginaire se marient, où le mystère s'inscrit harmonieusement dans le quotidien, ... où le mythe africain peut tranquillement venir à la rencontre de la froide rationalité.



Le titre réfère à ce gouffre où sont tombées tant de populations africaines. Comment en sortir ? Il faudrait un miracle, un messie, incarné par exemple dans un enfant né d'une septuagénaire comme le fils que Dieu donna à Abraham. Mais nous sommes tout de même au XX<sup>e</sup> siècle et, entre la fable inventée par une jeune fille essayant d'échapper au désespoir de ceux qui sont enfoncés « dans le marais jusqu'au cou » et les pouvoirs – civil, militaire et religieux –, il y a toujours la puissance des médias qui savent fort bien que « les foules n'aiment pas que l'on brise leurs rêves », fussent-ils fondés sur un mensonge. « Même si cela ne dure que l'espace d'un soleil, on comptera quand même des milliers de jours de joie. Cela vaut bien un mensonge non ? » La vraisemblance de ce texte superbement poétique, elle repose en fait sur le journaliste « opportuno-idéaliste » qui tient de tels propos. Personnage caméléon, rusé et fuyant, il mène le jeu, délégué par l'auteur bien sûr, pour construire un pont entre la modernité médiatique et la tradition africaine ; surtout, pour s'assurer que l'anecdote dérange, que le mythe retrouve son sens originel de fable « au propos universel et satirique » qui raconte, par le mensonge et au-delà, une vérité essentielle.

Il faut parfois rêver à ce qui est bien, vrai, beau, juste et décider de porter ce rêve. À quel prix peut-on continuer à tenir dans cette boue grisâtre sans se mentir à soi-même ? On est descendus dans un précipice tout bas... si bas, que l'on n'a qu'un seul choix : celui de remonter la pente. Remonter par les parois de glaise glauque et gluante. Remonter de la crevasse de crasses. Remonter de ce plongeon dans la brèche béante. Puisqu'il y a des gens qui s'amuse avec nos rêves, autant leur en servir un vrai... et que tout le pays s'amuse à se leurrer.

Un leurre ? Comme toute fiction qui n'a pas encore rattrapé le réel. Cela vaut mieux, certes, que l'attitude du père réfugié dans son arbre : image tragiquement stérile d'une fuite par le haut où se retrouveront tous ceux qui, de par le monde, prétendent s'élever au-dessus des enjeux politiques et matériels au lieu de s'y mesurer. Le lieu même où cette fable est située pourrait se trouver n'importe où dans le monde : il se nomme « Quartier des accroupis » !

Seul élément de décor de ce spectacle joué dans un grand rectangle recouvert de sable : un arbre qui pourrait évoquer un baobab, auquel on avait accroché quelques feuilles rouges. J'ai entendu un spectateur dire que ça évoquait nos érables. Pourquoi pas ? J'aurais cependant préféré un décor plus dépouillé encore, une mise en scène plus stylisée, pour une geste dont la portée est si universelle et grave. L'affrontement des pouvoirs pour tirer profit du « miracle », par exemple, tirait un peu fort sur les ficelles du vaudeville. À ce jeu dégageant trop bien le grotesque de Philippe Cousineau en évêque, de Gérald Gagnon en iman et de Stéphane Demers en militaire, j'ai préféré la nervosité et l'ambiguïté du journaliste interprété par Patrice Coquereau et, surtout, la superbe prestation, sobre et naïve, d'une comédienne peu connue jouant le rôle de la fillette, Valérie Blais. Cela dit, il faut bien reconnaître que le théâtre africain le plus engagé et le plus tragique est toujours carnavalesque ; mais, comme l'humour, le carnavalesque est tributaire des codes sociaux et, par conséquent, plus difficile à transposer ailleurs. ¶